

L'avènement d'Internet et de ses « réseaux sociaux » transforme les relations sociales. Et la surabondance d'informations véhiculées suscite chez les individus des réactions cognitives diverses.

Nicolas Auray



L'homme en réseau

En octobre 2012, Melissa Chow, ancienne étudiante du MIT devenue créatrice de vêtements, a conçu un gilet qui se gonfle dès que son propriétaire reçoit un « J'aime » sur son compte Facebook (voir la figure 2).

En mai 2010, la première place du palmarès de la musique de variétés japonaise était occupée par Miku Hatsune, une star entièrement virtuelle. Cette jeune créature de manga aux longs cheveux bleus se produisait en concerts sous forme d'images de synthèse, et sa voix, fondée sur celle de la chanteuse réelle Saki Fujita, chantait ce qu'un logiciel créait, à partir des accords de mélodie et des indications de syllabes à jouer sur chaque note. La raison du succès de Miku Hatsune (« son du futur » en japonais) ? La société qui l'a développée en 2007 avait autorisé les fans à composer des paroles et musiques et des mouvements de chorégraphie grâce à des logiciels libres d'édition et d'animation. Les clips ont été diffusés sur les sites de partage de vidéos. Certains de ces derniers ont acquis une

grande popularité, ce qui a fait du cyborg Miku Hatsune une cyberdiva.

Comme l'illustrent les deux exemples décrits, le couplage entre le réseau Internet et les objets numériques personnels (micro-ordinateurs, mais aussi téléphones portables, navigateurs GPS, tablettes, etc.) est en train de bouleverser notre rapport au temps et à l'espace, en contractant ces derniers. Parmi les approches anthropologiques qui abordent ces transformations, oscillent des thèses extrêmes.

Internet rend-il malin ou bête ?

D'un côté, par exemple, le philosophe Michel Serres pointe que cette nouvelle réticularité numérique rend les humains plus puissants et plus malins. Par le téléphone cellulaire, les « digital natives » (ou natifs numériques, c'est-à-dire ceux qui baignent depuis leur naissance dans un monde équipé et connecté) ont mis le monde au bout de leur pouce : ils accèdent à n'importe quelle personne ;

L'ESSENTIEL

■ Les nouvelles technologies

de la communication modifient la structure et la nature des liens sociaux, ainsi que notre rapport à l'information et au savoir.

■ D'un monde juxtaposant des collectivités unies chacune par des liens forts, on passe à un individualisme en réseau, structuré par des liens faibles.

■ Face à la surabondance d'informations et de sollicitations, différentes réactions et régimes d'attention sont possibles.



et les sociabilités distantes

à n'importe quel lieu, avec le GPS ; à tout le savoir, par la Toile. Ils hantent désormais un espace topologique de voisinages, alors que nous vivions plutôt dans un espace métrique, référé par les distances physiques.

De l'autre côté, des auteurs montrent qu'une telle contraction de l'espace et du temps fait vaciller le sujet. Le réseau Internet offre une telle profusion de directions potentielles que sa consultation a été considérée, notamment dans le pamphlet *Internet rend-il bête ?* de l'essayiste américain Nicholas Carr, comme la cause d'un déclin de notre capacité à lire, du déclin de notre vigilance attentionnelle.

Ainsi, les changements d'ordre cognitif, mais aussi sociaux, politiques, relationnels et corporels dus au réseau Internet suscitent des positions tranchées. Mais les discussions sont souvent polluées par un décalage entre les postures et la réalité, entre les thèses messianiques et les discrets changements d'une réalité plus inerte. Les mouvements de panique morale sont courants lorsqu'émerge une innovation radicale

– qu'on pense à la critique de l'imprimerie au XVI^e siècle, invention ayant notamment permis la diffusion des 95 *thèses à propos de la pratique des Indulgences* qui a déclenché la Réforme de Luther. Nous allons à l'inverse tenter de présenter quelques travaux de sociologie qui, par une approche empirique, ont porté sur cet âge du réseau né à la fin des années 1990. Cela aboutira au passage à évacuer quelques idées reçues.

Des liens sociaux d'un nouveau genre

L'âge du réseau a fait passer nos sociétés d'un monde formé de la juxtaposition de petites unités collectives (familles, amis, villages, etc.) structurées par des liens mutuels forts, à la fois fréquents et chaleureux, à l'individualisme en réseau où ce qui compte est, au contraire, « la force des liens faibles » (voir la figure 3).

En 1973, le sociologue américain Mark Granovetter avait déjà insisté sur la force des liens faibles dans certaines tâches : ainsi,

dans le contexte de recherche d'emploi, de placement d'un produit auprès d'un nouveau public, les stratégies les plus efficaces s'appuient sur les connaissances éloignées. Dans son enquête, il avait demandé à des centaines de personnes comment elles avaient trouvé leur premier emploi : il avait découvert que c'était grâce à une tierce personne, qui était le plus souvent un contact faible, un contact éloigné. Quelqu'un ayant peu d'amis proches, mais un grand cercle de relations occasionnelles, avait plus de chances de réussir.

Depuis les années 1970, en phase avec un nouvel esprit du capitalisme dans la société américaine, une autre structure semble se développer : elle est fondée sur la multiplication de relations interpersonnelles dans des cadres variés, par la multi-appartenance

1. DES JOUEURS EN RÉSEAU.

Les personnes présentes dans cette salle sont parfois en lien plus fort avec des joueurs situés à des milliers de kilomètres qu'avec leurs voisins immédiats.